

---

M A N U S C R I T

---

***EDGAR & ANNABEL***

de Sam Holcroft

Traduit de l'anglais par Sophie Magnaud

cote : ANG13D973

Date/année d'écriture de la pièce : 2011

Date/année de traduction de la pièce : 2013

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

# **Edgar & Annabel**

de Sam Holcroft

Traduit de l'anglais (Angleterre)

par Sophie Magnaud

Année d'écriture de la pièce : 2011  
Année de traduction de la pièce : 2013

**Texte représenté par l'agence MCR**

11 rue Le Regrattier 75004 Paris

info@paris-mcr.com

Pièce traduite à l'initiative et avec le soutien de la **Maison Antoine Vitez**  
(Centre international de la traduction théâtrale).

**Personnages :**

NICHOLAS : homme, 25-30 ans.

MARIANNE : femme, 25-30 ans.

MILLER : homme, plus vieux que Nicholas et Marianne.

SOPHIE : femme, 25-30 ans.

MARK : homme, 25-30 ans.

ANTHONY : homme, 25-30 ans, ressemble à Nicholas.

CLAIRE : femme, 25-30 ans, ressemble à Marianne.

**Décor :**

L'action se déroule entre la cuisine d'Edgar et Annabel et différents lieux de rendez-vous.

## Scène 1

*Dans la cuisine d'Edgar et Annabel.*

*Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour mélanger astucieusement du neuf avec du vieux. Un mélange de luxe et de bohème. Au milieu de la pièce, une table de cuisine avec des chaises.*

*Marianne, debout devant le plan de travail, met des fines herbes dans un mélangeur à sauce de salade. Elle se lèche les doigts. Elle chantonne d'un air satisfait.*

*On entend une clé dans la serrure. Marianne sourit et mélange énergiquement la sauce. La porte s'ouvre et Nicholas, en imperméable, entre. Il porte une lourde besace sur son épaule, un parapluie et un sac plastique pour les courses.*

NICHOLAS. - Coucou, mon cœur. Je suis rentré.

MARIANNE. - Coucou, chéri.

*En le voyant, elle s'arrête net. Il croise son regard. Ils se dévisagent en silence, stupéfaits.*

*Nicholas finit par essayer de briser le silence.*

NICHOLAS. - Ça sent bon.

*Un temps.*

NICHOLAS. - C'est du poisson ?

*Un temps.*

NICHOLAS. - C'est du poisson ?

*Un temps.*

NICHOLAS. - C'est ... ?

MARIANNE. - Du poulet.

NICHOLAS. - Du poisson ?

MARIANNE. - Du poulet.

NICHOLAS. - Du poisson.

MARIANNE. - Du poisson.

NICHOLAS. - C'est bien ce que je croyais. Ça sent délicieusement bon. Non, ne m'embrasse pas, je suis trempé. Il pleut des cordes dehors.

*Nicholas récupère deux documents reliés dans son sac et en tend un à Marianne. Elle fixe le document.*

NICHOLAS, *exagérant*. - Je suis désolé d'être en retard. Mais j'ai dû rester planté un quart d'heure sous un porche.

*Marianne prend le document. C'est un texte avec des dialogues. À partir de maintenant, sauf quand le contraire est indiqué, ils lisent tous les deux leur texte.*

NICHOLAS. - Mon parapluie s'est retourné. (*Marianne ne dit pas sa réplique. Nicholas continue donc avec la sienne.*) Tu te sens toujours tellement bête quand ça t'arrive. (*Un temps.*) Je sais, c'est tellement gênant. (*Un temps.*) Oui, je l'ai.

MARIANNE. - Tu as... Tu as pris la salade ?

NICHOLAS, *soulagé*. - Oui, je l'ai.

MARIANNE. - Tu n'as pas oublié ?

NICHOLAS. - Non, bien sûr que non.

*Nicholas lui tend le sac plastique. Elle le prend.*

NICHOLAS. - C'est un vrai cauchemar, la caisse à l'heure de pointe ; la queue s'étirait sur toute l'allée.

*Lorsqu'elle ouvre le sac plastique, Marianne semble perdue. Elle parcourt alors rapidement son texte puis, ayant compris, elle continue à lire.*

MARIANNE. - Je t'ai demandé de la salade.

NICHOLAS. - Oui, je sais. Et j'ai acheté un sachet de salade.

MARIANNE. - Ça, c'est des légumes pour wok.

NICHOLAS, *feignant la surprise*. - Quoi ? Non... ?

MARIANNE. - C'est un sachet de légumes pour wok.

NICHOLAS. - Ça n'est pas possible, on dirait de la salade.

MARIANNE. - C'est un sachet de légumes pour wok. C'est écrit là, dessus, « émincé de légumes pour wok ». Tu as lu ce qui est écrit dessus ?

NICHOLAS. - Je... Je...

MARIANNE. - Est-ce que tu as seulement regardé ce que tu achetais, ou est-ce que tu as juste attrapé le premier sachet que tu as trouvé ?

NICHOLAS. - Je... J'étais pressé.

MARIANNE. - Est-ce que tu peux, s'il te plaît, regarder ce que tu achètes, Edgar ?

NICHOLAS. - Oui.

MARIANNE. - Tu peux faire ça ?

NICHOLAS. - Oui, Annabel.

MARIANNE. - Merci.

*Marianne ouvre le four et en sort un plat à rôtir. Tous deux tournent la page. Nicholas ne réussit pas à le faire en silence.*

MARIANNE. - Moi aussi je travaille.

NICHOLAS. - Oui, je sais.

MARIANNE. - Je travaille aussi dur que toi.

NICHOLAS. - C'est vrai.

*Marianne amène le plat à rôtir jusqu'à la table. Nicholas la suit en l'aidant à porter son texte et à le lire.*

NICHOLAS. - Je suis désolé.

MARIANNE. - Mais je trouve encore le temps de lire les étiquettes sur ce que tu manges.

*Marianne pose le plat sur la table. Dedans, un gros poulet rôti.*

NICHOLAS. - Ça sent délicieusement bon. C'est... ?

MARIANNE. - Du saumon.

NICHOLAS. - Délicieusement bon.

*Un silence.*

NICHOLAS. - Alors. Comment s'est passée ta journée ?

MARIANNE. - J'ai repris des sacs pour le tri sélectif.

NICHOLAS. - Super.

MARIANNE. - Je ne supporte pas d'avoir à jeter tout ce plastique. Je ne sais pas comment font les gens.

NICHOLAS. - Il y a de la mayonnaise ?

MARIANNE. - Quel gâchis.

NICHOLAS. - De la mayonnaise ?

MARIANNE. - Ça prend deux minutes. Ça me met tellement en colère.

NICHOLAS. - Dans le frigo ?

MARIANNE. - Oui, mais elle n'est pas faite maison. Je vais la chercher.  
(*S'approchant avec un couteau électrique*). Est-ce que tu pourrais découper...  
le poisson ?

NICHOLAS. - Bien sûr. Les nouvelles d'aujourd'hui ont dû te faire bouillir ?

*Marianne ralentit jusqu'à s'arrêter.*

MARIANNE. - Quoi, dans les journaux ?

NICHOLAS. - Non, aux infos.

MARIANNE. - Je ne les ai pas vues.

NICHOLAS. - Ils disent que la quantité de plastique dans l'océan tue un million d'oiseaux marins par an.

MARIANNE. - Un million ?

NICHOLAS. - Tous les ans.

MARIANNE. - C'est terrible.

NICHOLAS. - N'est-ce pas ? Et cet après-midi même, la police a arrêté cinq autres personnes accusées de conspirer contre le gouvernement. *(Exagérant)* C'est ça, cinq de plus.

*Marianne le fixe, en alerte.*

NICHOLAS. - Mais ne t'inquiète pas, s'ils sont accusés de complot contre le gouvernement, on n'entendra plus jamais parler d'eux. D'aucun d'entre eux. J'imagine qu'ils conspiraient pour nous faire peur et nous faire partir de notre ville. Hé bien jamais je ne quitterai ce quartier, ceci est ma maison maintenant et je suis là pour la défendre. Contre les fauteurs de trouble.

*Nicholas allume le couteau électrique. Il est bruyant. Nicholas fait signe à Marianne de se dépêcher. Couvert par le bruit, il lui passe la besace et*

*une série de documents. Il articule en silence les mots : « Cache-les. Cache-les maintenant. Ils vont où ? » Marianne est paralysée.*

NICHOLAS, *hors texte*. - Annabel. Je ne peux pas les tenir ; j'essaye de découper le saumon. Aide-moi.

*Marianne lui prend finalement le sac. Elle cache le sac et les documents dans la cuisine, derrière plusieurs faux panneaux et dans des endroits improbables. Nicholas éteint le couteau électrique. Ils restent debout un moment, silencieux, avant de revenir à leur texte.*

MARIANNE. - Bien. On s'assied ?

NICHOLAS. - Les serviettes ?

MARIANNE. - Oui. Elles sortent tout juste de la lessive ; toutes propres.

*Elle attrape un rouleau d'essuie-tout et se dirige vers la table. Tous deux s'asseyent. Marianne tousse pour couvrir le bruit que fait l'essuie-tout quand elle en arrache des feuilles.*

NICHOLAS. - Tu as faim ?

MARIANNE. - Je suis affamée. Et j'adore le saumon... en tranche.

**Scène 2**

*Un lieu de rendez-vous.*

MARIANNE. - Où est-il ?

MILLER. - Il est parti.

MARIANNE. - Où est-il ?

MILLER. - Où sont-ils tous, Marianne ?

MARIANNE. - Qui d'autre ?

MILLER. - Je ne peux pas te donner leur nom.

MARIANNE. - Il y en avait quatre autres.

MILLER. - Tu n'as pas besoin de leur nom ; ils ne reviendront pas.

*Un temps.*

MARIANNE. - Alors, comment ?

MILLER. - Ils étaient dans un café et on les a surpris.

MARIANNE. - Ils parlaient de la maison ?

MILLER. - Des élections, ils faisaient des blagues. Maintenant, c'est qualifié de complot contre le gouvernement.

MARIANNE. - Mais tu es sûr que c'est tout ce qu'ils ont dit ? Ça fait deux jours que je m'attends à ce que la police enfonce ma porte.

MILLER. - Parle plus bas. Personne n'a rien dit sur la maison, ni sur n'importe laquelle des maisons d'ailleurs. Ils étaient juste en train de parler et ils n'ont pas eu de chance. On continue.

MARIANNE. - Et s'ils le font craquer, s'ils font le lien entre Carl et moi ?

MILLER. - Les traces écrites ne mènent nulle part et il est entraîné, Marianne, il tiendra le coup.

*Ils entendent une porte claquer. Ils sursautent. Miller pose un doigt sur ses lèvres, ils attendent, en état d'alerte, jusqu'à ce que Nicholas entre.*

MILLER. - On t'a suivi ?

NICHOLAS. - Non.

MILLER. - Tu es sûr ?

NICHOLAS. - Oui.

*Miller lui passe devant et regarde attentivement vers la sortie, tendant l'oreille.*

NICHOLAS. - On ne m'a pas suivi.

*Un temps.*

MILLER, *regardant sa montre*. - OK, écoutez. On n'a pas beaucoup de temps. Ces arrestations sont des avertissements. Ce ne seront pas les dernières. Ils vont essayer de nous éliminer un par un pour qu'au moment des élections, il ne reste plus personne pour les contester. Les ordres, en haut, sont d'arrêter

d'attirer l'attention, on fait profil bas. Si vous sentez que vous êtes suivis, vous nous appelez. Si vous sentez venir la routine, vous vous ressaisissez. Surveillez-vous entre vous ; ils vont tout écouter, très attentivement, c'est le moment d'être constant, OK ?

*Son message étant passé, Miller s'apprête à partir.*

MARIANNE. - Alors pourquoi vous l'avez désigné, *lui* ? Si la priorité, c'est de faire attention aux détails.

NICHOLAS. - Pardon ?

MARIANNE. - Carl a dû être remplacé, d'accord, mais quand un parfait inconnu passe ma porte -

MILLER. - Ça n'est pas ta porte.

MARIANNE. - Moi aussi je voudrais un peu de constance.

NICHOLAS. - J'ai eu deux heures pour me préparer -

MARIANNE. - Il n'a rien à voir avec Carl.

NICHOLAS. - Dont une demi-heure pour me couper les cheveux.

MARIANNE. - Il met du temps à percuter : la nuit dernière, il a pratiquement cassé le tiroir à couverts en cherchant l'ouvre-bouteille. L'ouvre-bouteille ne va pas dans le tiroir à couverts.

NICHOLAS. - Je suis là depuis deux jours.

MARIANNE. - Quand je suis descendue, il était en train d'essayer de sortir le bouchon avec une fourchette.

NICHOLAS. - Et alors, ils ne peuvent pas me voir ?

MARIANNE. - Mais ils peuvent t'entendre ; ils entendent les moindres détails. Tu fais beaucoup trop de bruit quand tu tournes les pages. Il n'est même pas capable de tourner -

NICHOLAS. - Attends une minute ; si je ne m'étais pas pointé, Edgar ne serait pas rentré chez lui pour retrouver Annabel cette nuit-là, si ? Et n'importe qui aurait tilté et fait le rapprochement entre son absence et l'arrestation de Carl. Tu aurais pu le rejoindre beaucoup plus tôt que prévu.

*Ils entendent une sirène : ils sursautent. Ils attendent que le bruit passe.*

MILLER, *regardant sa montre*. - Écoutez, il va falloir que nous discussions de ça un autre -

MARIANNE. - Il improvise.

MILLER. - Quoi ?

NICHOLAS. - Non. C'est pas vrai.

MARIANNE. - Si c'est vrai.

MILLER. - C'est vrai ?

NICHOLAS. - Non.

MARIANNE. - Il a commencé à parler avant d'ouvrir le texte. Il m'a fait dire qu'on mangeait du poisson. Tu sais ce que j'avais cuisiné, tu avais écrit du poulet.

NICHOLAS. - J'essayais de combler le silence.

MARIANNE. - Tu ne pouvais pas sentir que c'était du poulet ?

NICHOLAS. - Ton poulet sentait le poisson.

MARIANNE. - Il invente, il dit « ouais » et « tu vois ».

MILLER. - Non, tu ne peux pas faire ça.

NICHOLAS. - Je ne le fais pas.

MARIANNE. - Si, tu le fais.

NICHOLAS. - Quand ?

MARIANNE. - Quand ça n'est pas dans le texte.

NICHOLAS. - C'est comme ça que les gens normaux causent.

MARIANNE. - Edgar ne parle pas comme ça.

NICHOLAS. - Qu'est-ce que ça peut faire, deux ou trois mots - ?

MARIANNE. - Ça s'entend que tu n'es pas comme lui.

NICHOLAS. - Quoi ? Pas assez bourge ?

MARIANNE. - Non, ça n'est pas une question d'intonation : c'est un ordinateur, il ne distingue pas les intonations. C'est ton débit -

MILLER. - OK, écoute, les ordinateurs traitent le débit de la parole, pas le registre de langue ni la fréquence vocale, donc tu ne peux pas improviser sur -

NICHOLAS. - C'est pas comme si quelqu'un allait remarquer quelques -

MILLER. - Les équipes de surveillance, ça n'est pas le problème, ce qu'il faut, c'est tromper les ordinateurs. Ne sous-estime pas la technologie. Le moindre écart par rapport à la norme, un manque de fluidité, un changement de volume, certains mots ; tout est signalé. Et si ça apparaît sur le système, quelqu'un réécouterait l'enregistrement.

NICHOLAS. - D'accord, OK, mais les mots bizarres -

MILLER. - Non.

NICHOLAS. - Je ne suis pas idiot, je peux -

MILLER. - C'est trop facile de faire une erreur, la transition est le moment le plus ardu. Alors jusqu'à ce que tu apprennes le schéma de discours d'Edgar, on écrit les dialogues. Pour notre propre protection.

NICHOLAS. - Et elle dure combien la transition ?

MILLER. - Ça dépend.

NICHOLAS. - De quoi ?

MILLER. - De la vitesse à laquelle tu percutes.

MARIANNE. - À en juger par tes performances jusqu'à présent, ça pourrait prendre du temps.

MILLER, *s'apprêtant à partir*. - On en reparlera plus tard. Tu t'en tiens au texte, OK, comme ça personne ne pourra vous accuser d'être autre chose qu'un couple de travailleurs indépendants qui se sont rencontrés à la fac, mariés et heureux.

NICHOLAS. - Heureux, je suis pas sûr.

MILLER. - Pardon ?

MARIANNE. - Ça veut dire quoi, ça ?

NICHOLAS. - Si c'était moi qui écoutais, je me demanderais comment une femme peut tout à coup, sans aucun scrupule, détester son mari en une nuit. Ça s'entend qu'elle est déçue. Enfin, à moins qu'Annabel soit censée être une garce.

MARIANNE. - Pardon ?

NICHOLAS. - Hier, dans le texte, elle était censée faire des compliments sur le nouveau pardessus d'Edgar. Elle était censée dire que ça me donnait un air de gentleman farmer. Elle a très nettement fait une pause après la première syllabe de gentleman.

MARIANNE. - Ça n'est pas vrai.

*Miller regarde sa montre. Il est de plus en plus impatient.*

NICHOLAS. - Ils vont essayer de démasquer les gens qui simulent. Et elle n'est pas... pour les rapports sexuels.

MARIANNE. - Les rapports sexuels ?

NICHOLAS. - Oui.

MARIANNE. - Personne ne t'a dit qu'on n'était pas vraiment obligé de le faire ?

NICHOLAS. - Elle ne se met même pas à côté de moi ; elle est à l'autre bout de la pièce. Il faut que je fasse les bruits tout seul. Elle ne fait aucun effort.